

Les manières de table dans le roman français du XIXe siècle

Lynda A. Davey

Volume 12, numéro 1, 1990

L'alimentation
Foodways

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081658ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081658ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Davey, L. A. (1990). Les manières de table dans le roman français du XIXe siècle. *Ethnologies*, 12(1), 29–37. <https://doi.org/10.7202/1081658ar>

Les manières de table dans le roman français du XIXe siècle¹

Lynda A. DAVEY

Dans son livre *Manger ou les jeux et les creux du plat*, Frédéric Lange affirme: "On ne mange pas n'importe quoi, n'importe comment, n'importe quand."² Le "n'importe quoi" renvoie au choix des aliments ainsi qu'à la façon de les préparer. C'est à regret que je remets l'étude de cette question à un autre moment pour mieux me concentrer sur le "n'importe comment" et le "n'importe quand." Il s'agit là de deux composantes fondamentales de ce que nous appelons les manières de table, lesquelles sont à rapprocher de l'étiquette, du savoir-vivre et de la civilité. Ces trois termes sont proches parents; ils définissent des codes complémentaires tendant vers un même but: imposer un comportement social (rigide) en réaction aux comportements individuels (libres). Puisque ce comportement social remonte et renvoie à des normes propres à une classe ou un groupe, l'adoption par un individu d'un comportement donné suffit à marquer son appartenance. Plus simplement, manger comme les autres veut dire être comme les autres. Il n'est pas surprenant alors que la maîtrise et la transmission des manières de table jouent un rôle si important dans l'éducation de l'enfant. En effet, chaque étape de son développement social et physique est mise en évidence par sa nouvelle relation au monde. L'enfant passe du sein ou du biberon à la cuillère, de la cuillère au couteau et à la fourchette, du bol à l'assiette, et ainsi de suite.

La relation entre le mangeur et le monde est fonction non seulement de cet instrument (ustensile, vaisselle. . .), mais aussi du temps. Toutefois, l'heure du repas a moins d'importance que le fait de

-
1. Cet article s'inspire librement de ma thèse de doctorat en Littérature comparée intitulée *Sémiotique de l'aliment dans le roman français du XIX siècle*, Université de Montréal, 1989.
 2. Frédéric Lange, *Manger ou les jeux et les creux du plat*, Paris, Seuil, 1975, p. 24.

manger. Cet acte, en effet, marque une pause dans le travail et, par le fait même, dans le temps. J'ouvre ici une parenthèse pour noter la présence de la nourriture dans presque toute célébration.³ Le repas offre au corps le repos afin de mieux faire travailler l'esprit. Par le choix des mets, et des mots, le mangeur se lie au monde et à ses semblables. Les manières de table constituent une espèce d'étalon qui, en réglant l'alternance de la nourriture et des paroles, permet une intégration dosée, calibrée du monde dans l'organisme. Elles réagissent instinctivement aux dangers de la carence ou de la surabondance qui menaceraient le bien-être physique et émotif de chaque individu.

Accorder aux manières de table la double fonction de marquer l'appartenance de l'individu au groupe et de déterminer sa relation au monde ne pose pas de problème. Mais le lien que je viens d'évoquer entre la façon de manger et la façon de parler pourrait entrer en conflit avec notre vision moderne, plutôt mécanique, des manières de table: s'asseoir correctement, utiliser la fourchette appropriée, ne pas faire déborder son verre, ne pas poser les coudes sur la table et ainsi de suite. Le XIXe siècle a élaboré une définition moins restrictive des manières de table. Les premiers théoriciens de la gastronomie tels que Grimod de La Reynière, Brillat-Savarin, Horace Raison et le Marquis de Cussy accordaient une importance égale au besoin de contrôler le corps et la parole conviviale. Dans le premier numéro de son *Almanach des gourmands* publié en 1803, Grimod de La Reynière évoque la menace d'une anarchie langagière.⁴ Son remède: les "propos de table," une liste de sujets jugés convenables pour les discussions (convenables, bien entendu, dans un sens moral et politique). Dans sa *Physiologie du goût* qui remonte à 1825, Brillat-Savarin s'inquiète de l'effet possible sur le corps et sur le comportement de la consommation de certains mets comme les truffes et le poisson.⁵

Les romanciers du XIXe siècle ont suivi les théoriciens de la gastronomie en juxtaposant le savoir-vivre, c'est-à-dire les manières de

3. Peter Farb et George Armelagos analysent la relation entre la fête et la nourriture dans leur *Anthropologie des coutumes alimentaires*, trad. William Desmond, Paris, Denoël, 1985, Chapitre 8.
4. Grimod de La Reynière réagit violemment à tout manque de précision dans les descriptions des mets ainsi que dans les différents aspects du repas. On pourrait lire dans son amour de l'ordre dans les services et dans le langage sa peur du "désordre" de la Révolution (au cours de laquelle il a perdu une fortune considérable). Les invitations écrites, les menus soigneusement rédigés, et les cartes pour indiquer la disposition des convives à un souper que propose l'auteur de *l'Almanach des gourmands* (Paris, 1803) revêtent donc un rôle véritablement prophylactique.
5. Anthelme de Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, Paris, Hermann, 1975.

table, au *savoir-dire*, lequel recoupe autant les normes grammaticales et phonétiques que le contenu des conversations.⁶ Cette association entre bien manger et bien parler n'étant ni inévitable, ni statique, il serait donc utile de l'explorer à travers quelques descriptions littéraires des scènes de table.

Les romans du XIXe siècle offrent une quantité et une variété tout à fait impressionnantes de scènes de repas. La chose s'observe chez les grands auteurs comme Balzac, Stendhal, Flaubert et Zola autant que chez les auteurs moins illustres comme Alexandre Dumas père, Jules Verne, Joris-Karl Huysmans et Guy de Maupassant. Remarquons que, pour plusieurs de ces auteurs, le phénomène alimentaire constituait une préoccupation aussi bien théorique que personnelle. L'on retrouve dans leurs écrits sensiblement plus de descriptions d'aliments que de références aux manières de table. Ces références, souvent répétitives, servent néanmoins à établir le geste inconvenant en tant que code servant à lire le personnage.

Ce sont les personnages, et plus précisément l'importance qu'on leur accorde, qui permettent de distinguer la description littéraire du comportement à table de celle propre à l'ethnologie. L'ethnologie part de l'étude du comportement individuel pour aboutir à celle du groupe, de la tribu ou de la société; le romancier fait la démarche inverse: il se sert du comportement social pour dégager et pour préciser les traits individuels de chaque personnage.

Dans le roman, les manières de table prennent inévitablement la forme d'un jugement, surtout négatif, d'un personnage ou de l'ensemble de ceux-ci. Parfois, ce jugement se présente tel quel dans le récit. L'exemple le plus frappant serait le métadiscours sur la gastronomie qu'on trouve si fréquemment chez Balzac.⁷ Plus régulièrement, le narrateur ou, à un moindre degré, le personnage, articule des opinions sur le comportement à table des convives en général ou de l'un d'eux en particulier.

Commençons alors avec le *savoir-dire*. En règle générale, les romanciers du XIXe siècle respectent la complémentarité du mangeur et du discoureur qu'on trouve dans les traités de gastronomie dans la mesure où un "bon" discoureur est aussi un "bon" mangeur (c'est-à-dire celui qui sait "bien" se comporter à table). Il va sans dire que

6. Je m'inspire du livre de Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, P.U.F., 1986.

7. Le terme "métadiscours" renvoie à des commentaires d'un narrateur qui arrêtent le trame du récit (l'action dramatique). *Le Cousin Pons* de Balzac et *Le Comte de Monte-Cristo* offrent plusieurs exemples de réflexions sur la gastronomie dont la présence dans le récit est tout à fait contingente.

cette relation entre deux activités humaines n'a pas la même importance dans tous les romans. Balzac s'y intéresse tout particulièrement. Est-ce un hasard si ceux de ses personnages qui maîtrisent mal le français font preuve de peu de discrimination dans le choix de leur mets, ou encore se comportent de façon peu agréable à table? Prenons quelques exemples. Mme Vauquer, dans *Le Père Goriot*, exagère la prononciation de certains mots, ce qui a pour effet de déclencher la moquerie de Vautrin.⁸ Elle commet une infraction aux bonnes manières en demandant du vin (p. 300). (Pour définir ce en quoi consiste une infraction, je me suis référée aux traités de gastronomie et aux manuels de savoir-vivre.) Schmucke, dans *Le Cousin Pons*, et Nucingen qui figure dans plusieurs romans de *La Comédie Humaine*, parlent le français avec un fort accent allemand. Ils violent le code des bonnes manières par leur indifférence à la qualité de la nourriture et au fait de manger. De même, dans *Le Cousin Pons*, l'articulation fautive de Mme Cibot (qui ajoute des "n") et de Mme Poulain (qui ajoute des "s") coïncide avec la qualité douteuse des repas qu'elles servent. Dans le même texte, un langage qualifié de "charabia" ainsi qu'un choix de mets d'ordre inférieur font de Rémonencq un personnage peu attirant.⁹

Le fait de parler la bouche pleine, reconnu comme un faux pas en matière d'étiquette, caractérise plusieurs personnages romanesques: mentionnons Jacques Arnoux et Hussonnet dans la deuxième *Education sentimentale* de Flaubert;¹⁰ Mme Maloir et Bordenave dans *Nana* de Zola;¹¹ Saccard et Huret dans *L'Argent*, également de Zola.¹² L'on pourrait facilement voir là une entrave à la bonne prononciation. Qui plus est, ces mêmes personnages transgressent les règles tacites concernant les bruits du corps, règles remon-

8. *Le Père Goriot* dans Honoré de Balzac, *La Comédie Humaine*, tome 3, Paris, Pléiade, 1976, p. 206. Toutes les références subséquentes sont incorporées dans mon texte.

9. *Le Cousin Pons* dans Honoré de Balzac, *La Comédie Humaine*, tome 7, Paris, Pléiade, 1976, p. 576. Toutes les références subséquentes sont incorporées dans mon texte.

10. *L'Education sentimentale* dans Gustave Flaubert, *Oeuvres*, tome 2, Paris, Pléiade, 1952, p. 1244. Toutes les références subséquentes sont incorporées dans mon texte.

11. *Nana* dans Emile Zola, *Les Rougon-Macquart*, tome 2, Paris, Pléiade, 1961, p. 1128, 1177. Toutes les références subséquentes sont incorporées dans mon texte.

12. *L'Argent* dans Emile Zola, *Les Rougon-Macquart*, tome 5, Paris, Pléiade, 1967, p. 100, 21. Toutes les références subséquentes sont incorporées dans mon texte.

tant au moins à la publication par Erasme, en 1530, de son traité intitulé *La Civilité puérile*.¹³

La compétence ou l'incompétence linguistique d'un personnage va de pair avec l'allure que revêt son discours. Dans *L'Éducation sentimentale*, Arnoux raconte des anecdotes "d'une voix monotone" et son compagnon de table Régimbart accepte de la nourriture "en grommelant" (p. 203). Lors d'un souper dont la description s'étend sur tout un chapitre, Nana parle très haut pour se faire entendre (p. 1177) pendant que ses serviteurs apportent le dessert "avec des expressions gutturales" (p. 1181). Il est évident que ces personnages ne respectent pas les convenances.

Dans les romans que j'ai étudiés, la manière de parler à table, la quantité de mots, le degré sonore ainsi que le type de discours l'emportent sur un contenu qui reste souvent caché ou incomplet. Les évaluations négatives prédominent. Les compliments, les politesses, l'élégance du discours laissent, par exemple, la place aux railleries de Mme Vauquer et des autres pensionnaires au sujet de Goriot. Ailleurs, Balzac nous fait entendre les ricanements des soupeurs dans *La Maison Nucingen* ou les insultes que lance Madeleine au pauvre cousin Pons.¹⁴ Celles-ci, pour tout dire, ne se limitent pas aux mots; elles s'accompagnent de gestes bien concrets—Madeleine, par exemple, verse de la sauce sur le complet de Pons (p. 507). Les fausses politesses et les médisances semblent d'ailleurs caractériser plusieurs des maisons bourgeoises dans lesquelles nous introduisent Balzac et Stendhal. Chez plusieurs auteurs, enfin, les termes descriptifs des conversations sont fort révélateurs: on parle de toupies et de cancanes dans *La Maison Nucingen*; de calembours, d'anecdotes et de vantardises dans *L'Éducation sentimentale*; de serments horribles dans *Lamiel* de Stendhal et dans *Là-Bas* de Huysmans;¹⁵ de conversations languissantes (encore dans *Lamiel*) ou brûlantes (dans *Le Comte de Monte-Cristo*,¹⁶ sans toutefois que le contenu exact de ces propos ne soit précisé.

13. Erasme, *De civilitate morum puerilium (La Civilité puérile)*, Paris, Ramsey, 1977. Malgré le fait que le traité d'Erasme date du 16e siècle, il reste le texte magistral sur l'étiquette pour le XIXe siècle.

14. *La Maison Nucingen* dans Honoré de Balzac, *La Comédie Humaine*, tome 6, Paris, Pléiade, 1976, p. 331. Toutes les références subséquentes sont incorporées dans mon texte.

15. Stendhal (Henri Beyle), *Lamiel*. J'ai utilisé l'édition Folio, Paris, 1983, éd. Anne-Marie Meininger, p. 39. Joris-Karl Huysmans, *Là-Bas*, 2 tomes, Paris, Crès, 1928, I, p. 80. Toutes les références subséquentes sont incorporées dans mon texte.

16. Alexandre Dumas père, *Le Comte de Monte-Cristo*, Paris, Pléiade, 1981, p. 53. Toutes les références subséquentes sont incorporées dans mon texte.

Ailleurs, le type de discours attire un jugement négatif: je pense ici aux plaintes de Jacques Arnoux (p. 39, 201) et de son ami Régimbart (p. 98, 203), et à Cisy qui dénigre tous les plats (p. 251). De même Bordenave dans *Nana*, bien que comblé d'attention, n'arrête pas de se plaindre. Quant aux mots de Mme Hugon contre Nana, quoique compréhensibles (vu la liaison entre son fils et l'actrice), ils sont socialement inacceptables à cause du lieu (ils sont prononcés à table) et de la fréquence de leur articulation (elle revient "malgré elle" sur Nana à chaque repas—p. 1247).

Les désaccords, les querelles à table constituent une infraction évidente au savoir-vivre. Zola les utilise assez souvent: dans *Nana*, Foucharmont attaque Labordette (p. 1183), Fontan frappe Nana (p. 1307), Nana s'en prend à son maître d'hôtel (p. 1274). Dans *L'Argent*, Saccard se querelle avec son cocher (p. 100). Dans *L'Éducation sentimentale*, Frédéric Moreau lance son assiette à Cisy. Ce geste peut paraître fondé sur le plan sentimental (le jeune homme prenant la défense de la femme qu'il aime); il n'en demeure pas moins impardonnable sur le plan de l'étiquette.

La parole inconvenante recouvre tantôt un contenu spécifique, tantôt le sens global du discours. Ainsi les mots de "Fichu maladroit!" que lance Nana à son valet (p. 1367), la mauvaise humeur d'Andréa à l'endroit de Caderousse qui lui donne à manger (*Le Conte de Monte-Cristo*, p. 1008-10), l'expression "jeune homme" qu'utilise Rosanette pour appeler le garçon (p. 242-43), les mots cruels de Mme Vauquer à Goriot, l'humiliation de Pons par Mme de Marville, les mots égrillards des mangeurs dans *Boule de Suif* qui commentent l'absence de la prostituée, et même le juron de Pencroff dans *L'Île mystérieuse* (si excusable soit-il—il vient de perdre une dent en mangeant) trahissent d'une manière succincte mais patente leur vulgarité.¹⁷

Avant de parler des manières de table proprement dites, j'aimerais revenir sur la notion que le mot ou le geste inconvenant sert de code pour nuancer le portrait des personnages. Tout d'abord, il faudrait noter que, lors des scènes de repas, le personnage a moins d'importance comme individu que comme incarnation d'un comportement jugé convenable ou inconvenant. De la même façon, la grossièreté sociale que commet un personnage n'a pas de signification intrinsèque, mais sert plutôt de signe orientant la lecture du personnage sans pour autant la déterminer. C'est pourquoi les longues listes d'infractions au code social et de faux pas variés ne sont pas néces-

17. Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, Paris, Livre de Poche, 1984, pp. 296-97.

saires; l'écrivain laisse au lecteur la tâche de remplir les trous et de compléter les signes (les personnages) auxquels il ne donne qu'une forme plus ou moins générale. En effet, savoir qu'Arnoux pose ses coudes sur la table nous permet de déceler son caractère d'une manière aussi efficace que deux pages de description. Parmi les autres gestes qui attirent un regard désapprobateur, il y a celui de jeter au plafond la mie de son pain (Rosanette au Café Anglais—*L'Éducation sentimentale*, p. 242-43) et celui de mettre deux couteaux en croix sur la table (Mme Lerat dans *Nana*, p. 1129).

Puisque les références à une conduite inappropriée à table sont assez restreintes, il n'est pas surprenant qu'une infraction en amène une autre. Ainsi Rosanette qui a posé ses coudes sur la table frappe avec son couteau sur un verre au cours des soirées, aussi bien chez elle (p. 156) qu'au Café Anglais (p. 242-43). Dans le même texte, Régimbart laisse tomber sa fourchette et repousse son assiette pour exprimer qu'il est mécontent des plats (p. 98). Plus sérieux encore Fontan dans *Nana* qui, lui non plus, ne garde pas ses coudes à ses côtés, se rend "insupportable" en société par ses éclats de voix et ses bêtises (p. 1173). Le vacarme fait par les convives (des cris et tout le reste) constitue une infraction au savoir-vivre. Rappelons donc ici le brouhaha provoqué par des convives de Rosanette et de Nana, les cris des pensionnaires de la maison Vauquer (p. 225-26) et "l'hilarité bruyante" des convives au repas de fiançailles de Dantès et de Mercédès au début du *Comte de Monte-Cristo*. D'autres bruits portent un message plus puissant de condamnation sociale: le bruit de la nourriture jetée au voisin (le marron dans *La Maison Nucingen*—p. 351; l'orange dans *L'Éducation sentimentale*—p. 155), celui du champagne qu'on verse dans le piano de Nana (p. 1192) ou encore le timbre de la cuillère avec laquelle Goriot frappe la table (p. 93).

Un autre groupe d'infractions au savoir-vivre a trait au déplacement des invités; c'est ce qui se produit lors du repas de fiançailles dans *Le Comte de Monte-Cristo* et lors du souper de Rosanette dans le roman de Flaubert. De tels déplacements caractérisent plutôt les gens de rang social inférieur. Le fait pour Nana de quitter ses invités ne peut être pardonné sur le plan de l'étiquette, la première obligation de l'hôte ou de l'hôtesse étant de veiller sur ses convives. D'autres gestes—celui de fumer à table, comme le font Nana et Mme Maloir (p. 1129)—constituent, sur le plan social, une grossièreté teintée d'immoralité. On peut en dire autant du partage de la poire entre Nana et son amante Satin (p. 1367). Quant à Mme Vauquer, elle observe attentivement chaque fois qu'un pensionnaire se coupe du pain, afin qu'il n'en prenne pas trop (p. 85). Dans le même texte, Goriot, lui,

renifle le pain, un geste qui suffit à révéler ses origines fort humbles.

Il arrive que le narrateur ou un personnage articule une condamnation du comportement. Mme de Marville accepte le cadeau de Pons en proposant un bon souper, ce qui va "contre toutes les règles du bon goût" selon le narrateur (p. 514); Nana et Fontan veulent se placer l'un près de l'autre, ce qui va encore "contre toutes les règles" (p. 1289), toujours selon le narrateur. Quant au personnage de Bixiou dans *La Maison Nucingen*, il ironise sur l'anglomanie avec sa description du comportement "improper" à table (p. 343); il prend un ton plus sérieux pour rappeler à Finot: "Mais à la fin d'un dîner, on doit siroter le vin" (p.362—Balzac s'inspire ici, bien évidemment, de Brillat-Savarin). Une remarque de Mme de Villefort dans *Le Comte de Monte-Cristo* laisse deviner toute la complexité du savoir-vivre au XIXe siècle:

"Si j'avais l'honneur de vous voir pour la troisième ou quatrième fois, Monsieur le Comte, au lieu de vous voir pour la seconde, dit Madame de Villefort; si j'avais l'honneur d'être votre obligée, j'insisterais pour vous retenir à dîner, et je ne me laisserais pas battre par un premier refus."

(p. 663)

Pour conclure, j'aimerais souligner le fait qu'il reste encore beaucoup de travail à faire quant à l'analyse des manières de table.

Il serait bon dans un autre temps de commenter plus longuement les stratégies textuelles au moyen desquelles le narrateur oriente l'évaluation du comportement des personnages à table. Des termes comme "poli," "agréable," "grossier" ou "avec délicatesse" possèdent une force émotive qui renforce l'idée d'une infraction aux bonnes manières en faisant du geste ou du mot mal placé le signe d'une incompétence plus globale, et même d'une mésadaptation sociale. Mais il suffirait d'un choix de mots légèrement différents pour désamorcer toute l'affaire. Comparé à l'ethnologue, le romancier s'avère à vrai dire un être subversif car, par un mot de plus ou de moins, il détermine s'il y a eu entorse à l'étiquette et si, le cas échéant, cette entorse est réellement significative.

University of Windsor
Windsor, Ontario

Bibliographie supplémentaire

- Bleton, Paul, "Les convenances: Tac, inconvenance et grossièreté," *Protée* (Université du Québec à Chicoutimi) 9, 3 (1981), 63-72.
- Châtelet, Noëlle, *Le corps à corps culinaire*, Paris, Seuil, 1977.
- Davey, Lynda A., "La croqueuse d'hommes: Images de la prostituée chez Flaubert, Zola et Maupassant," *Romantisme* 58 (1987), 59-66.
- Elias, Norbert, *The Civilizing Process: The Development of Manners*, trans. Edward Jephcott, New York, Urizen Books, 1978.
- Franklin, Alfred, *La vie privée d'autrefois: Les repas*, Paris, Plon, 1889.
- Gourarier, Zeev, "Evolution des manières de table en milieu urbain: Le cas des parisiens," dans *A Table*, Exposition au Centre George Pompidou du 27 novembre 1986 au 9 mars 1987, Paris, 1986.
- Levi-Strauss, Claude, *L'origine des manières de table, Mythologiques* 3, Paris, Plon, 1968.
- Maupassant, Guy de, "Boule de suif," dans *Boule de suif et autres Contes normands*, Paris, Garnier, 1971.
- Mauss, Marcel, "Essai sur le don," dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1973, pp. 145-279.
- Poulain, Jean-Pierre, *Anthroposociologie de la cuisine et des manières de table*, thèse pour le Doctorat de Sociologie, Université de Paris VII (Jussieu), 1985.